

BRUNO ROCHETTE

NOTE SUR PHILOBASILEUS ET PHILELLEN À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 121 (1998) 62–66

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

NOTE SUR PHILOBASILEUS ET PHILELLEN À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE

Bien que les termes formés sur la racine φιλ- soient fort nombreux dans le lexique grec, comme en témoigne la longue notice que leur consacre le lexicographe Pollux¹, on ne peut manquer d'être surpris de relever deux adjectifs de ce type, φιλοβασιλεύς et φιλέλλην, presque coordonnés, dans un texte d'époque hellénistique. Il est tout aussi surprenant, même si le naufrage de la littérature hellénistique a été considérable, de ne trouver aucune autre attestation de ces deux vocables – ou, à tout le moins, de l'un d'entre eux – pour cette période. De plus, on est encore en droit de s'étonner de voir ces deux adjectifs très spécifiques, qui apparaissent aux autres époques uniquement dans des écrits en prose², employés dans un texte poétique, à côté d'autres termes plus communs. Le texte évoqué est le fr. com. adesp. *1036 K.–A., conservé sur papyrus³. Il s'agit d'un fragment de cinq vers appartenant à un poème anonyme et contenant, selon l'interprétation traditionnelle⁴, l'éloge d'un officier ou d'un haut fonctionnaire de la cour royale des Ptolémées⁵. Le fragment, qui relève du genre de l'ἔγκωμιον, se compose d'une suite de termes et d'expressions positives reprenant les vertus d'un personnage dont on ignore l'identité. Parmi les douze ἀρεταί qui lui sont reconnues – mais la liste devait être bien plus longue, les deux adjectifs φιλοβασιλεύς (l. 3) et φιλέλλην (l. 4), comme l'ont récemment remarqué P. Parsons⁶ et Th. Gelzer⁷, font un peu figure d'«intrus» dans l'*enumeratio*, parce qu'ils n'appartiennent pas au catalogue conventionnel des vertus. Après avoir étudié les acceptions des différents adjectifs, P. Parsons arrive à la conclusion que les cinq vers, qui appartiennent bien à une comédie, s'appliquent à un individu, réel ou fictif, servant un roi et possédant toutes les qualités reconnues par les Grecs – et même par les philosophes grecs⁸. Selon lui, l'adjectif φιλέλλην implique qu'il s'agit soit d'un Grec soucieux de l'intérêt de ses compatriotes, soit d'un étranger agissant dans l'intérêt général des Grecs, qu'il soit Égyptien, Perse ou Macédonien. Th. Gelzer identifie le personnage dont l'auteur fait l'éloge avec le μισούμενος Thrasonides, qui est un soldat⁹. Quoi qu'il en soit, loin d'être le fruit du hasard, l'emploi de ces deux adjectifs par un poète comique hellénistique correspond certainement à une volonté de

¹ VI, 166–168 (II, 43–44 Bethe).

² J.-L. Ferrary (*Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, Paris–Rome, 1988 [BEFAR, 271], p. 298, n. 9) relève 44 occurrences de φιλέλλην depuis Hérodote jusqu'au Bas-Empire. Le *ThLG* donne 77 occurrences de φιλέλλην, dont seulement 9 apparaissent chez des auteurs de l'époque classique (1 chez Hérodote, 4 chez Isocrate, 2 chez Platon et 2 chez Xénophon). On trouve 26 occurrences de φιλοβασιλεύς, dont aucune n'est antérieure à Diodore de Sicile (sauf le fragment comique). De ce nombre, il faut retirer plus de cinquante occurrences peu significatives, car elles apparaissent chez des commentateurs (comme Eustathe), des lexicographes, des scholiastes et quelques auteurs chrétiens. Les passages les plus intéressants se trouvent chez les historiens grecs de Rome et chez les auteurs de la Seconde Sophistique.

³ La date n'en est pas fixée avec certitude. La plus haute est le milieu du III^e siècle, la plus basse le début du I^{er}. P. Parsons (ΦΙΛΕΛΛΗΝ, dans *MH*, 53 [1996], p. 107) propose 250–150.

⁴ D. L. Page (*Select Papyri*, III [Londres–Cambridge Mass., 1950], p. 467) a réédité le texte sous le titre «poem in praise of an officer». Cf. n. 5 et 21.

⁵ Ce texte papyrologique vient de donner lieu à deux analyses littéraires et linguistiques, dues l'une à P. Parsons (ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 106–115), l'autre à Th. Gelzer (Die Trimeter Fr. com. adesp. *1036 K.–A. und Menander, dans *ZPE*, 114 [1996], p. 61–66). Le premier étudie le papyrus, le sens des différents termes, le style, le genre et le contenu, tandis que le second s'est attaché à une reconstitution selon le schéma propre aux comédies de Ménandre. Ces deux auteurs s'accordent pour attribuer le fragment à Ménandre, plus particulièrement au *Misoumenos*, et remettent en question la date qui lui était généralement attribuée, fin du III^e siècle, ainsi que le lieu supposé de la représentation de la comédie, Alexandrie, comme le pensait A. Körte (Literarische Texte, dans *APF*, 7 [1924], p. 257, n^o 674).

⁶ ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 110–111.

⁷ *Trimeter* [n. 5], p. 62 et 64.

⁸ ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 114 et 115: «the good Greek mercenary, loyal both to his foreign king and to his fellow Greeks».

⁹ *Trimeter* [n. 5], p. 66.

l'auteur, qui entend attirer l'attention de son public en éveillant chez lui tout un contexte social et culturel. C'est à propos de cet arrière-plan que je voudrais livrer quelques réflexions.

Φιλοβασιλεύς. Comme le souligne P. Parsons¹⁰, cet adjectif appartient certainement à la terminologie en usage dans les cours hellénistiques. Deux passages de Plutarque me paraissent le prouver de façon très claire. Le premier appartient à la *Vie d'Alexandre* (47, 9–10¹¹). Le biographe dépeint le tempérament de deux personnages de l'entourage d'Alexandre: Héphaestion et le général Cratère. Le premier, qui comptait parmi les plus chers de tous ses amis, approuve le conquérant et s'habille comme lui, à la mode étrangère, tandis que le second reste fidèle aux coutumes de sa patrie. Alexandre se sert donc de l'un pour communiquer avec les barbares et de l'autre pour ses relations avec les Grecs et les Macédoniens. On retrouve ici explicitement l'opposition canonique Ἕλληνες/Βάρβαροι. Mais il y a plus. De l'attitude différente des deux hommes, poursuit Plutarque, Alexandre concluait que Héphaestion était φιλαλέξανδρος, tandis que Cratère était φιλοβασιλεύς. Il y a donc bien ici une nette distinction entre Alexandre en tant qu'homme, qui n'hésite pas à adopter la façon de vivre des peuples conquis, et Alexandre considéré comme monarque de Macédoine. Un passage de la *Vie de Paul-Émile* (24, 1) vient confirmer cette déduction. Bien que les Macédoniens aient toujours passé pour φιλοβασιλεῖς¹², ils se rendent au pouvoir d'un étranger, Paul-Émile. C'est donc à nouveau l'opposition Grecs/étrangers, Romains, en l'occurrence, que l'on trouve ici. Φιλοβασιλεύς à l'époque hellénistique implique un comportement de fidélité à la mère patrie et à son souverain. En outre, on ne peut manquer de rapprocher l'adjectif du titre φίλος τοῦ βασιλέως, qui désigne un membre de l'entourage du roi¹³, ainsi que du terme φιλοβασιλιστής, qui est un des nombreux titres militaires en usage à la cour et qui apparaît seulement dans deux documents papyrologiques du deuxième siècle avant J.-C.: *UPZ* II 161, l. 4 (daté du 26 juin 119), qui est un procès-verbal d'un débat devant l'épistate Ptolémée¹⁴, et *P. Amh.* 2. 39, l. 12. Le terme est appliqué à des Égyptiens qui sont opposés aux autres soldats. Il s'agit probablement d'officiers.

Φιλέλλην. Cet adjectif demande davantage d'explications. «Être philhellène» est une qualité qui est le plus souvent reconnue à un étranger ou à un Grec conscient de ses devoirs envers ses compatriotes¹⁵. Si l'on examine les occurrences du terme dans la littérature grecque¹⁶, où il n'est du reste pas d'un emploi très fréquent¹⁷, on s'aperçoit que, à l'époque hellénistique, en général, seuls des personnages non-grecs se voient conférer cette vertu. Ainsi en est-il, par exemple, des rois parthes, à partir de Arsakès III (191–176 av.)¹⁸, selon le témoignage des légendes monétaires, ou d'autres souverains étrangers, comme le monarque nabatéen Arétas III (85–62 av.)¹⁹. Ce sera encore le titre très significatif dont se prévaudra

¹⁰ Comme le souligne P. Parsons (ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 109).

¹¹ Le même récit se trouve chez Diodore de Sicile, XVII, 114, 2.

¹² Les manuscrits ont φιλοβασιλείοι. Φιλοβασιλεῖς οἱ est une correction de Ziegler.

¹³ L. Mooren, *The Aulic Titulature in Ptolemaic Egypt. Introduction and Prosopography*, Brussel, 1975, p. 1–2.

¹⁴ U. Wilcken, *UPZ*, II, 1, Berlin–Leipzig, 1935, p. 56.

¹⁵ P. Parsons, ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 110–111.

¹⁶ LSJ, p. 1932 et J.-L. Ferrary, *Philhellénisme* [n. 2], p. 497–526 (spéc. 498, n. 9). On trouve parfois le couple antithétique φιλέλλην/μισέλλην (Xénophon, *Agésilas*, II, 31), comparable à Ἕλληνες/Βάρβαροι. Μισέλλην est utilisé, p. ex., par Plutarque à propos de Tissapherne (*Alcibiade*, 24, 6).

¹⁷ Cf. n. 2.

¹⁸ M. Hengel, *Griechen, Juden und Barbaren. Aspekte der Hellenisierung des Judentums in vorchristlicher Zeit*, Stuttgart, 1976 (Stuttgarter Bibelstudien, 76), p. 102–3 et, pour d'autres exemples, P. Parsons, ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 110–111.

¹⁹ E. Schürer, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*, I, Edinburgh, 1973 [Leipzig, 1885–1924], p. 217 et n. 6 et p. 579 et M. Hengel, *Judentum und Hellenismus. Studien zu ihrer Begegnung unter besonderer Berücksichtigung Palästinas bis zur Mitte des 2. Jh. v. Chr.*, Tübingen, 1969 (Wiss. Untersuchungen zum NT, 10), p. 141. Pour un relevé des souverains qui se donnent le titre de φιλέλλην, J.-L. Ferrary, *Philhellénisme* [n. 2], p. 499–501.

l'empereur Néron²⁰. À l'époque hellénistique, un φιλέλλην a donc beaucoup de chances d'être un étranger, Égyptien, Syrien, Juif . . . , qui a réussi à s'intégrer dans une société dominée par les Grecs et à se hisser au sommet de la hiérarchie militaire (comme l'indiqueraient εὐγενής et ἀνδρεῖος) ou officielle. Même si elle n'a pas l'exclusivité, l'Égypte ptolémaïque présente des structures sociales qui permettent à un φιλέλλην de «faire une brillante carrière». La question sous-jacente concerne la manière dont ce personnage a réussi cette intégration. Bien sûr, toutes les qualités morales qui lui appartiennent y ont certainement contribué²¹. Mais les deux adjectifs qui ont une valeur sociale en soulignent davantage les raisons. En effet, le «philhellénisme» n'implique pas seulement une reconnaissance et une adoption de la culture grecque et de la manière de vivre propre aux Hellènes, il est associé aussi à une maîtrise de la langue grecque²². Une des caractéristiques majeures du φιλέλλην, son signe distinctif pour ainsi dire, est sa capacité à ἐλληνίζειν, c'est-à-dire à «vivre selon la règle des Grecs, adopter la culture grecque», mais aussi à «parler le grec»²³. Ainsi, en Palestine, un ἑλληνοιστής est un personnage qui parle ἑλληνοιστί. Un étranger ne devient vraiment Grec que lorsqu'il connaît le grec. Alors, de βάρβαρος qu'il était – proprement «au langage inarticulé», il devient Ἕλληνας²⁴. La reconnaissance du nouveau statut se concrétise quelquefois par l'obtention d'un nom grec. Certains textes montrent, *a contrario*, que ne pas connaître le grec ou, à tout le moins, ne pas le connaître suffisamment est un facteur d'exclusion aux yeux de ceux qui le parlent. Ainsi en est-il de cet ouvrier, envoyé en Syrie, qui écrit à Zénon pour se plaindre des mauvais traitements dont il est victime pour le seul motif qu'il est étranger (βάρβαρος) et qu'il ne sait pas (bien) parler le grec (ὅτι οὐκ ἐπίσταμαι ἑλληνίζειν)²⁵. Il en va de même d'un prêtre d'Ammon de haut rang qui se plaint d'être l'objet de mépris de la part d'Androbios, parce qu'il est Égyptien (l. 13: [καταφρον]ήσας μοῦ ὅτι Αἰγύπτιος εἰμι)²⁶. Ces exemples montrent bien que l'intégration et, *a fortiori*, l'ascension sociale sont liées à la maîtrise de la langue. Seule, en effet, la langue de l'occupant avait une valeur officielle, qu'elle conservera du reste même après la conquête romaine. Dans l'Égypte des Ptolémées, le bilinguisme était une condition *sine qua non* pour les autochtones s'ils voulaient prétendre obtenir un poste dans l'administration de leur pays²⁷, et les non-Grecs hellénophones occupant une position officielle sont

²⁰ SIG³ II 814.40.

²¹ W. Crönert (Griechische literarische Papyri aus Strassburg, Freiburg und Berlin, dans *Nachrichten von der Königlich-Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Philologisch-historische Klasse 1922, Berlin, 1923, p. 31–33) a tenté de cerner la personnalité du personnage: «φιλοβασιλεύς sagt, dass der Gefeierte einem Könige dient, φιλέλλην, dass er es in seinem Amte mit Griechen und Barbaren zu tun hat, εὐγενής und ἀνδρεῖος, dass es ein adliger Offizier ist, etwa einer τῶν πρώτων φίλων, endlich πραύς, εὐπροσήγορος usw., was hervorzuheben dem Verfasser das Wichtigste ist, dass er in seiner Dienststelle mit vielem Volk in Berührung tritt.»

²² Sur les critères qui définissent l'appartenance ethnique à l'époque hellénistique, P. Cartledge, Introduction, dans P. Cartledge, P. Garnsey et E. Gruen (éd.), *Hellenistic Constructs. Essays in Culture, History and Historiography*, Berkeley–Los Angeles–Londres, 1997 (Hellenistic Culture and Society, 26), p. 7.

²³ Les sens du verbe ἑλληνίζω sont analysés par M. Hengel, Zwischen Jesus und Paulus. Die «Hellenisten», die «Sieben» und Stephanus, dans *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, 72 (1975), p. 168–169 (notes). Il arrive à la conclusion que «relativ häufig wird es im Blick auf Barbaren verwendet, die die griechische Sprache erlernt hatten».

²⁴ Selon la terminologie antique, un étranger connaissant le grec (ou le latin) est appelé δίγλωσσος. – Sur l'identité hellénique, je renvoie à mon étude Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains, dans *RBPh*, à paraître.

²⁵ P. Col. Zenon II 66 (cf. Cl. Préaux, Note sur l'entité hellénistique, dans *CE*, 40 [1965], p. 130, n. 1). On peut encore ajouter un autre texte dans lequel un Grec se plaint d'être maltraité parce qu'il n'est pas Macédonien (cf. F.W. Walbank, *Hellenistic World*, Londres, 1992, p. 115).

²⁶ J. F. Oates, A. E. Samuel et C. B. Welles, *Yale Papyri in the Beinecke Rare Book and Manuscript Library*, I, New Haven–Toronto, 1967 (ASP, 2), n° 46, p. 127 (cf. M. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, III [Oxford, 1941], p. 1644 et M. Hengel, *Griechen* [n. 18], p. 108, n. 31).

²⁷ W. Peremans a consacré de nombreuses études à ce problème. On retiendra: Classes sociales et conscience nationale en Égypte ptolémaïque, dans *OLP (Miscellanea in honorem J. Vergote)*, 6–7 (1975–1976), p. 443–453 (spéc. p. 448) et

même plus nombreux que les Grecs eux-mêmes²⁸. En effet, les Lagides, qui ne connaissaient guère que le grec, attachaient beaucoup d'importance à avoir à leurs côtés des fonctionnaires ou des officiers capables de traduire leurs propos en langue égyptienne, à l'attention de la population indigène ou des soldats autochtones qui servaient sous leurs ordres. L'exemple le plus éclairant est certainement celui de la bataille de Raphia, en 217. Polybe souligne bien qu'à ce moment des ἑρμηνεῖς, peut-être des officiers égyptiens bilingues, traduisirent les encouragements de Ptolémée IV Philopatôr adressés à la phalange égyptienne, dont le rôle fut capital pour remporter la victoire²⁹. La campagne de Syrie de cette même année 217 marqua aussi un accroissement important du nombre d'autochtones dans les rangs de l'armée lagide. Dans les faits, il faut dire que les efforts des autochtones pour apprendre le grec sont plus importants que ceux des Grecs pour étudier la vieille langue égyptienne, qui n'a pas de valeur officielle³⁰. La diffusion de l'hellénisme après les conquêtes d'Alexandre s'accompagne de l'extension de la langue grecque, qui devient ainsi *lingua franca* de tout l'Orient hellénisé. On trouve même, chez Alexandre le Grand, les germes d'une politique linguistique à l'échelle de l'Empire conquis. Plutarque rapporte que le Macédonien avait eu l'intention de rassembler trente mille enfants venus des quatre coins de son Empire, afin qu'ils soient élevés en langue grecque et reçoivent une éducation macédonienne. Une fois instruits, ils seraient renvoyés dans leurs provinces d'origine pour y occuper des postes officiels dans l'administration³¹. Il est évident que, si ce projet ne fut jamais réalisé, les souverains qui se partagèrent l'Empire d'Alexandre furent obligés de recourir aux services de fonctionnaires bilingues, φιλοβασιλεῖς et φιλέλληνες, pour garantir la bonne gestion des territoires qu'il leur incombait de diriger. On peut donc penser que l'adjectif φιλέλλην fait partie du vocabulaire technique de l'acculturation et des rapports entre les ethnies, au même titre de μιξέλλην ou, du point de vue étranger, μιξοβάρβαρος et ἡμιβάρβαρος³². Lorsque les Romains auront remplacé les Grecs sur la scène politique, on retrouvera des catégories semblables, avec, évidemment, les Ῥωμαῖοι comme référence³³: φιλορώμαιος³⁴ et μισορώμαιος³⁵.

Ethnies et classes dans l'Égypte ptolémaïque, dans Cl. Nicolet (éd.), *Recherches sur les structures sociales dans l'antiquité classique* (Caen 25–26 avril 1969), Paris, 1970, p. 213–223.

²⁸ A.E. Samuel, The Greek Element in the Ptolemaic Bureaucracy, dans *Proceedings of the Twelfth International Congress of Papyrology*, Toronto, 1970 (ASP, 7), p. 443–453 qui conclut son étude en disant (p. 452): «The evidence shows an openness of the bureaucracy to non-Greeks, and we seem to have a situation in which the only requirement for full participation in the life of the country is knowledge of the dominant language.» (note 17): «indeed, all the conclusions here derive from that group in the population, whether Greek or non-Greek originally, which knew the Greek language. The accessibility of the bureaucracy is relevant only to the part of the population which did know Greek, and it is very difficult to assess the extent of that knowledge.»

²⁹ V, 83, 7.

³⁰ Sur le bilinguisme gréco-égyptien sous les Lagides, R. Rémondon, Problèmes de bilinguisme dans l'Égypte lagide, dans *CE*, 39 (1964), p. 126–146 [à propos de *UPZ* I 148] et, plus largement, W. Peremans, Über die Zweisprachigkeit im ptolemäischen Ägypten, dans *Festschrift Örtel*, Bonn, 1964, p. 49–60.

³¹ *Alexandre*, 47, 6. – On peut remarquer que c'est précisément à la suite de ce développement que Plutarque emploie l'adjectif φιλοβασιλεύς à propos de Cratère.

³² M. Dubuisson, Remarques sur le vocabulaire grec de l'acculturation, dans *RBPh*, 60 (1982), p. 5–32.

³³ Sur le sens de Ῥωμαῖοι, J. Kramer, Ῥωμαῖοι und Λατῖνοι, dans *Festschrift für Albrecht Dihle*, Göttingen 1993, p. 235–240.

³⁴ Un passage intéressant est Flavius Josèphe, *Autobiographie*, 345: μήτε φιλορώμαιοι μήτε φιλοβασιλεῖς, qui constitue un correspondant exact avec le fr. com. adesp. *1036 K.–A. On trouve quelques emplois chez Plutarque (cf. *Crassus*, 21, 2 [à propos d'Abgar]) et dans les inscriptions. Le terme est fréquemment opposé à φιλοβάρβαρος (cf. J. Deininger, *Der geistige Widerstand gegen Rom in Griechenland 217–86 v. Chr.*, Berlin–New York, 1971). On signalera aussi que dans la κοινή, le verbe ῥωμαῖζω signifie «faire le Romain» «être du parti des Romains». Toutefois, à la différence des Grecs, les Romains ne semblent pas avoir exigé la connaissance de leur langue des fonctionnaires étrangers en exercice dans les provinces soumises à leur autorité. Le grec, qu'utilisent les magistrats romains eux-mêmes, en dépit de la règle (Valère Maxime, II, 2, 2), reste *lingua franca* comme auparavant.

³⁵ Plutarque, *Antoine*, 54, 5 (à propos d'Antoine).

En conclusion, φιλοβασιλεύς et φιλέλλην ont une dimension sociale, politique, voire linguistique, nette. À l'époque hellénistique, qui consacre l'ouverture des Grecs vers les cultures qui les environnent, ces deux adjectifs sont à mettre en relation avec la problématique Ἕλληνας/Βάρβαροι. Peut-être l'énumération des vertus canoniques du «parfait fonctionnaire» que contient le fragment comique évoqué en commençant est-elle destinée, qu'elle soit ironique ou non, à informer le public des qualités qu'attendaient les Grecs de leurs sujets, spécialement des étrangers, pour occuper un poste de haut rang dans un pays où les Ἕλληνας étaient les maîtres du jeu³⁶. Elle était probablement destinée à renforcer le sentiment nationaliste et l'attachement à un souverain. Aux yeux des Grecs, c'est aux autres qu'il revient de faire le premier pas en apprenant leur langue, non à eux d'aller vers les autres par la maîtrise d'un parler étranger. Quoi qu'il en soit, les deux adjectifs φιλοβασιλεύς et φιλέλλην constituent une petite contribution à l'étude de la grande problématique de l'hellénisme, qui a retenu l'attention des historiens depuis J.G. Droysen³⁷, et, plus largement, au problème des relations Grecs/étrangers, même s'il est évidemment impossible de préciser la nationalité du personnage ainsi évoqué.

Liège

Bruno Rochette

³⁶ P. Parsons, ΦΙΛΕΛΛΗΝ [n. 3], p. 114.

³⁷ Sur ce problème L. Canfora, *Ellenismo*, Bari, 1987 [Rome–Bari, 1995], spéc. p. 71–83 et J. Irmscher, *Ellenismo tra continuità e innovazione*, dans *Cultura e lingue classiche*, 3 (3^o convegno di aggiornamento e di didattica), Rome, 1993, p. 161–168.